

## Préface à la pièce de théâtre « L'Amante anglaise » de Marguerite Duras

L'histoire sordide dont Marguerite Duras tire ce qui restera l'un des plus troublants textes de la littérature française du XX<sup>ème</sup> siècle ne permettait a priori pas de rêver d'un tel destin scénique. Amélie Rabilloud avait tué son mari à coups de marteau avant de découper son corps en morceaux et de jeter ces derniers notamment dans des trains de marchandises qui passaient sous le viaduc de la Montagne Pavée, proche de son domicile. C'est de ce fait divers que l'écrivain, fasciné \*par l'incapacité manifeste de la meurtrière à expliquer les raisons de son acte, tire une première œuvre explicitement théâtrale, Les Viaducs de la Seine-et-Oise.

Dans cette première interprétation du meurtre, Duras dédouble la personnalité de la criminelle et ressuscite une première fois son mari, qu'elle lui donne comme complice ; la victime est alors une cousine sourde et muette, hébergée par le couple. L'action se déroule tour à tour dans le pavillon où s'est produit le crime et dans le café fréquenté par les époux, qui ne cessent de s'interroger sur leur acte avant de se livrer implicitement à l'inspecteur qui les recherche.

On ne s'étonnera pas de la manière dont la fiction durassienne se nourrit ainsi de ce qui fait le bonheur des chroniques judiciaires. Depuis longtemps, et pendant longtemps encore, l'écrivain s'est passionné\* pour tout ce qui relève de cette forme de tragique journalistique.

On voit ainsi clairement comment son goût pour le fait divers meurtrier, loin de se réduire à un simple goût du petit fait vrai ou, pire, du petit fait sordide, est toujours l'occasion pour Duras d'explorer à la fois les abîmes de la psyché et un certain rapport au sens....

Par-delà le bien et le mal, Duras cherche à crever les écrans qui cloisonnent la réalité et produisent un pseudo-savoir destructeur.

Le premier de ces écrans est la folie même du personnage de Claire\*, folie dans laquelle on aura trop vite fait de l'enfermer pour mieux la simplifier et l'anesthésier. Le geste de découper méthodiquement le corps de sa victime et d'en jeter tout aussi méthodiquement les morceaux dans des trains de passage relève bien de ce qu'on nomme d'ordinaire « dérangement » ou « démence ». Claire Lannes rejoint en cela la longue galerie de personnages « décalés » qui hantent les œuvres durassiennes.

Ce personnage doit être abordé frontalement, pour ainsi dire sans protection, comme les abîmes de l'humanité au cœur desquels elle nous invite à plonger. Toute norme est abolie, toute représentation préconçue qui permettrait de l'enfermer sans hésitation dans le carcan d'une définition judiciaire ou psychiatrique.

Epousant la forme d'un double interrogatoire, mené par un personnage mystérieux et sans identité précise, l'Amante anglaise est marquée par une forme d'hybridation. S'il y a bien des échanges construits entre des personnages qui se répondent, il n'y a plus de dialogue à proprement parler... Les images prennent forme au plus intime de chaque spectateur, grâce à une parole qui lui est adressée, par-delà la figure invisible de l'Interrogateur.

La parole durassienne déroule dans nos têtes le fil de l'histoire ; d'un bout à l'autre de leurs échanges, les trois voix ne font que recreuser un triple silence initial : celui d'une petite bourgeoisie à tout jamais endormie dans une vie éteinte, celui d'une femme inconnue d'elle-même et incompréhensible pour les autres, celui d'un Dieu qui a pour toujours fait défection sans jamais être remplacé par rien ni personne. Dans la nuit du théâtre, ces voix se cherchent, se frôlent sans pouvoir s'atteindre, s'abandonnent, pour finalement découvrir qu'il n'y a plus personne pour les écouter – sinon le spectateur fasciné, lui-même renvoyé à sa propre solitude sans avoir eu besoin de franchir le pas de la folie.